

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant.

Sommaire.

DA MIHI ANIMAS!

NOUVELLES DES MISSIONS SALÉSIENNES. I. — Patagonie. *Mission du Colorado* — *Les Sœurs de Marie Auxiliatrice à Guardia Pringles*. II. — Uruguay. *La Paz et Las Piedras*.

L'histoire de Pierre.

À travers les relations de nos Missionnaires. Glanes. — Brésil. *San Paolo*. — Colombie. *Bogota*. — Mexique. *Mexico*. — Équateur. *Quito*. — Chili. *Talca*. — Terre de Feu. *Punta Arenas*. — Patagonie. *Guardia-Pringles*. — *Viedma*. — *Carmen de Patagonies*.

Grâces de Marie Auxiliatrice.

Coopérateurs défunts.

DA MIHI ANIMAS!

En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.

(MATTH. XXV. 40.)

Vous irez le jour des morts dans le Purgatoire, et vous verrez ces âmes pleines d'espérance, qui vous exhorteront de profiter, le plus que vous pourrez, en la piété, afin qu'à votre départ vous soyez moins retardée d'aller au ciel.

(S. FRANÇOIS DE SALES).

« Les âmes qui sont au Purgatoire y sont sans doute pour leurs péchés, péchés qu'elles ont détestés et qu'elles détestent souverainement; mais quant à l'abjection et à la peine qui leur en

« reste d'être arrêtées en ce lieu-là et « privées, pour un temps, de la jouissance de l'amour bienheureux du paradis, elles la souffrent amoureusement, « et prononcent dévotement le cantique « de la justice divine: « *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement équitable.* »

Nos lecteurs ont déjà compris que nous voudrions, cette année, leur commenter à la Saint François de Sales la devise de Don Bosco. Une fois déjà, nous avons placé cette chère devise en tête d'un plaidoyer en faveur des âmes du Purgatoire; mais on ne fait jamais trop pour les amis de Dieu et nous avons à cœur de préparer, dans la mesure de nos forces, les fêtes dont le *Mois des âmes* va réjouir le ciel.

La famille Salésienne est assez nombreuse pour compter au ciel beaucoup de ses enfants; rien ne donne Dieu plus sûrement que la charité, et tous ceux qui sont nôtres le sont par la charité. Mais pouvons-nous espérer que le ciel les a tous reçus?... Hélas! non; et la prudence même de notre foi nous impose le devoir, d'ailleurs si doux, de nous souvenir chrétiennement des âmes qu'une communion de grâce, d'œuvres et de mérites, tient unies à nos âmes par des liens si étroits.

Ces chères prédestinées sont « pleines d'espérance, » dit Saint François de Sales; et il ajoute: « elles souffrent amoureusement. »

Allons au fond de ces deux dispositions. Elles constituent pour les âmes du Purgatoire et pour les âmes Salésiennes surtout, un soulagement ineffable au milieu des flammes expiatrices; elles nous donnent aussi la raison dernière des miséricordes divines à leur égard: ces âmes ont reproduit Don Bosco, l'ont fait revivre en elles et l'ont continué dans ses œuvres.

Don Bosco, pauvre des biens d'ici-bas et faible selon le monde, voulait posséder Dieu. Il n'avait rien à offrir en échange de ce trésor éternel, rien, excepté lui-même. Don Bosco n'hésita pas; il fit à Dieu l'aumône de tout ce qu'il était. Son cœur, ses forces, sa vie entière, il donna tout. Les âmes qui marchèrent à sa suite apprirent de lui que l'aumône achète Dieu et le rend notre bien pour jamais. Beaucoup eurent la grâce de faire l'aumône que Don Bosco avait offerte le premier: ils se consacrèrent à Dieu. D'autres, retenus dans le monde par leurs devoirs d'état, se mirent, eux aussi, à acheter Dieu par l'aumône: nos Coopérateurs se sont reconnus. Il s'agit d'eux en effet. Mais peut-être ne savent-ils pas tous la valeur surnaturelle de cette monnaie divine, l'aumône, qui nous donne Dieu en toute propriété et sans retour. Disons un mot sur ce grand moyen de posséder Dieu.

Dieu a renouvelé bien des fois le précepte de l'aumône, que l'on trouve formulé en mille endroits de la Sainte Écriture. Un passage du Deutéronome (1) où le Seigneur règle en détail, en le rappelant à son peuple, l'accomplissement de ce précepte, a fourni aux commentateurs du texte sacré un sujet d'admirables réflexions sur les fruits de l'aumône; nous en voulons faire profiter nos chers Coopérateurs. Ils comprendront mieux, après cela, que les bienfaiteurs de Don Bosco soient les amis de Dieu; ils s'expliqueront aussi que les âmes Salésiennes retenues au Purgatoire soient « pleines d'espérance » et « qu'elles souffrent amoureusement. »

(1) XXVI, 12.

L'aumône est une éride céleste qui nous protège constamment ici-bas, nous rend dignes des regards de Dieu et nous ouvre le ciel. Saint Ambroise, Saint Léon et Saint Jérôme la regardent « *comme un second baptême* » sur la foi de ces paroles de Notre Seigneur: « toutefois faites l'aumône de ce que vous avez et tout sera pur pour vous. » (1). Saint Augustin élève l'aumône à la dignité d'un *sacrifice* ayant la vertu d'apaiser la colère de Dieu; il s'appuie sur ces paroles de Saint Paul (2): « N'oubliez pas non plus la charité et la communication de vos biens; car c'est par de telles hosties qu'on se concilie Dieu. »

L'aumône est *une force pour la prière*. Souvent elle la fait naître, toujours elle la soutient, la rend plus confiante et la porte au cœur de Dieu. « Voulez-vous, dit encore Saint Augustin, voulez-vous que votre prière vole vers Dieu? Faites-lui deux ailes, le jeûne et l'aumône. C'est l'enseignement que l'archange Raphaël voulut laisser à Tobie: « La prière est bonne, unie au jeûne et à l'aumône. » (3).

L'aumône grossit notre moisson pour le ciel, parce qu'elle *accroît nos mérites* et attire ainsi sur nous les grâces et les bénédictions divines. Saint Paul n'entend pas autre chose quand il dit: (4) « Qui sème peu (qui ne fait guère d'aumônes) moissonnera peu; et celui qui sème dans les bénédictions (celles qu'apporte l'aumône) moissonnera aussi dans les bénédictions. »

L'aumône fait plus que nous assurer le profit de nos bonnes œuvres, et les augmenter: elle nous évite des pertes, ou les répare; elle éteint nos dettes envers la justice divine et nous obtient le ciel, parce qu'elle *nous délivre du péché et de la mort*. « L'aumône, dit Tobie, (5) délivre de tout péché et de la mort, et elle ne souffre pas que l'âme aille dans les ténèbres (en enfer). »

L'aumône est *la consolation des mourants* que Dieu rappelle à lui. « C'est elle, dit Tobie, (6) qui fait trouver miséricorde » au moment redoutable où le coupable se présente devant son Juge, sans autre titre à la miséricorde que ses bonnes

(1) LUC. XI, 41.

(2) HEBR. XIII, 16.

(3) TOB. XII, 8.

(4) II CORINTH. IX, 6.

(5) IV, 11.

(6) XII.

œuvres, s'il a songé à en amasser durant sa vie.

Et comment Dieu ne se laisserait-il pas toucher ? Il se reconnaît dans l'âme qui a exercé la charité, parce que l'aumône *rend l'homme semblable à Dieu*. En effet, Dieu qui est le bien par excellence, est incliné comme tel et en vertu de la nature même du bien, à se répandre au dehors de lui-même, à se communiquer par des bienfaits. Il suit de là, dit Saint Léon, que « Dieu reconnaît l'image de sa bonté, partout où il trouve la source de la miséricorde. »

Cette pensée n'est pas la seule qui doit nous rassurer sur le jugement des miséricordieux. L'image de Dieu en nous est sans doute une puissante sauvegarde ; mais n'oublions pas que l'aumône *combat pour nous devant Dieu* afin qu'Il nous porte lui-même secours contre sa justice. L'Esprit Saint le dit clairement : « Cache ton aumône dans le cœur du pauvre et elle te mettra, par sa prière, à l'abri de tout mal ; elle combattra contre ton ennemi armé de sa lance et couvert de son bouclier. » (1) Quelle puissance doit avoir l'aumône sur le cœur de Dieu puisqu'il daigne se laisser vaincre par elle !

Saint Jean Chrysostôme nous la montre dans une attitude plus audacieuse encore. L'aumône, dit-il, (2) *se tient près du tribunal de Jésus-Christ*. Au lieu de se borner à son rôle d'avocat, elle va jusqu'à persuader le Juge de défendre lui-même le coupable et de le renvoyer absous. »

Enfin c'est l'aumône qui *édifie les tabernacles éternels* où les miséricordieux trouvent la récompense de leur charité. Il n'est pas une vie de saint qui n'établisse cette vérité. Aussi Saint Léon a-t-il pu dire : « Un don temporel se change en une récompense éternelle. » Et S^t Pierre Chrysologue exprime la même pensée en des termes touchants : « La main du pauvre, dit-il, est le sein d'Abraham où le pauvre dépose sans retard tout ce qu'il a reçu. La main du pauvre est le trésor du ciel : de peur que l'aumône reçue par lui ne périsse sur la terre, il la place dans le ciel. »

Ces quelques réflexions disent le rôle sublime que peut jouer l'aumône dans la vie d'un chrétien. Les bienfaiteurs de Don Bosco, nous le dirons plus loin, ont

une part de choix dans cette distribution des grâces que procure l'exercice de la charité. Mais nous nous occupons ce mois-ci tout spécialement de ceux que Dieu a rappelés à lui ; et Saint Jérôme va nous dire comment partent les âmes qui ont fait l'aumône. « *Je n'ai pas souvenir*, dit-il à Népotien, *d'avoir jamais lu qu'une personne ayant exercé volontiers la charité, ait fait une mauvaise mort*. La raison en est qu'elle a beaucoup d'intercesseurs, et il est impossible que les prières d'une multitude ne soient pas exaucées. » Saint Augustin (1) affirme que l'aumône achète Dieu. « Seule la miséricorde, dit-il, conduit l'homme à Dieu, seule elle conduit Dieu vers l'homme : *Jamais je n'ai vu un homme charitable faire une mauvaise fin*. » Cette assurance dans des affirmations qui engagent des intérêts si graves ne doit nullement nous surprendre : au témoignage de Saint Paul (2), l'aumône est un signe de prédestination. « Revêtez-vous donc, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience. »

Si la charité donne Dieu aussi sûrement que l'affirment les Pères de l'Église en s'appuyant sur la Sainte Écriture, n'avons-nous pas le droit d'espérer que le plus grand nombre de nos bienfaiteurs est au ciel ? Toutefois, cette pensée ne nous fait oublier aucune de nos obligations à leur égard. Nos suffrages vont d'abord à Don Bosco, le premier de nos bienfaiteurs ; mais comme malgré nous, notre amour filial le voit déjà dans le sein de Dieu. Si notre foi dit juste touchant le sort de notre vénéré Père, nos chers Coopérateurs du Purgatoire auront tous les bénéfices de notre pieux espoir.

La Société Salésienne est comme un autel immense d'où monte tous les jours vers la Vierge Auxiliatrice une supplication continuelle. Les âmes qu'Elle veut sauver par la famille spirituelle de Don Bosco ont appris à mesurer la reconnaissance aux bienfaits. Et leurs prières trouvent le cœur de Dieu tout prêt à les exaucer.

En l'Évangile de Saint Mathieu, nous avons, décrite par Jésus même, la scène

(1) ECCLI. XXIX, 15.

(2) HOMIL. 33 *ad popul.*

(1) Serm. 44.

(2) COLOSS. III, 12.

touchante de la récompense de l'aumône, au jour du jugement dernier.

« Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite: Venez, les bénis de mon père; possédez le royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde:

Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli;

Nu, et vous m'avez vêtu; malade et vous m'avez visité, en prison, et vous êtes venus à moi.

Alors les justes lui répondront: Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim et que nous vous avons rassasié; ayant soif, et que nous vous avons donné à boire?

Quand est-ce que nous vous avons vu sans asile, et que nous vous avons recueilli; ou nu, et que nous vous avons vêtu?

Où quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous sommes venus à vous?

Et le roi répondra, disant: En vérité, je vous le dis: Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Mais Jésus-Christ avant de proclamer la sentence des âmes à la face de l'univers rassemblé, l'aura déjà notifiée à tous les hommes, à mesure que la mort les amenait à son tribunal. Nous est-il interdit de penser que les bienfaiteurs de Don Bosco entendent tous, au seuil du Purgatoire, la sentence de miséricorde? Que de fois leur aumône a secouru Jésus dans la personne des plus petits d'entre ses frères, les abandonnés! C'est Jésus qu'ils ont rassasié, à qui ils ont donné à boire, qu'ils ont recueilli dans les Oratoires, asiles de piété et de travail édifiés par eux; c'est Jésus qu'ils ont vêtu, qu'ils ont visité sur son lit de douleur, qu'ils ont consolé en prison par les prêtres élevés avec l'aide de leurs aumônes, ou qu'ils ont sauvé en venant à son aide à l'heure voulue par Dieu. C'est Jésus qu'ils ont secouru, aimé, honoré et réjoui en envoyant des sauveurs aux peuplades de la Patagonie et aux pauvres chrétiens oublieux de leur baptême. C'est Jésus qu'ils ont donné aux âmes si nombreuses qui ont trouvé auprès de Don Bosco et la grâce de la vocation religieuse et l'honneur du sacerdoce et les trésors de l'apostolat. C'est Jésus qu'ils mettent dans les intelligences et dans les volontés, par

la diffusion de lectures où tout est de Dieu. C'est Jésus, enfin, qu'ils font grandir et régner dans les cœurs, en soutenant de leurs prières et de leurs aumônes des Œuvres que la Mère de Jésus a suscitées, qu'Elle protège et qu'Elle bénit.

Demandons tous avec ferveur que le jour de la fête du Purgatoire, Jésus se souvienne de ce que les bienfaiteurs de Don Bosco ont fait pour lui. Si Saint Jérôme a eu raison d'écrire: *il est impossible que les prières d'une multitude ne soient pas exaucées*, nous ne voyons pas ce que le Maître pourrait nous refuser. Qu'on essaye de calculer à combien d'âmes Don Bosco, par lui ou par ses fils, a pu être utile devant Dieu, grâce à ses Coopérateurs. Une action sacerdotale de près de cinquante ans, des œuvres débordant de sève chrétienne et maintenant répandues au loin, des grâces admirables, des entreprises toujours bénies, tout cela a été mis par Don Bosco au service des âmes, tout cela a donné à Dieu des élus. Si toutes les âmes où il y a quelque parcelle de grâce Salésienne, dans les trois églises de la terre, du ciel et du Purgatoire, adressent, au jour des Morts, la même prière à Jésus, la Vierge de Don Bosco Elle-même dira à son divin Fils: *Tout ce qu'ils ont fait au plus petit de mes enfants, de vos frères, c'est à moi qu'ils l'ont fait.* » Et Jésus ne pourra plus résister: « Venez, dira-t-il aux âmes Salésiennes, qui, « pleines d'espérance » souffrent amoureusement, » venez, les bénies de mon Père; possédez, comme un héritage légitime, le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. »

NOUVELLES DES MISSIONS SALÉSIENNES

I

PATAGONIE

I. — Mission du Colorado.

Choele-Choele, 2 juillet 1889

TRÈS VÉNÉRÉ SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Je pense que vous aurez déjà reçu le récit de la bénédiction de la nouvelle chapelle construite à Chos-Malal.

Aujourd'hui, cédant à vos instances, Très

vénéral Supérieur, ou plutôt interprétant vos désirs, je me suis décidé à vous envoyer quelques nouvelles d'une autre Mission donnée sur le littoral de l'Océan Atlantique, compris entre l'embouchure du Rio Negro et celle du Rio Colorado et s'étendant sur les rives de ce dernier fleuve.

Le 7 Mai de cette année nous partions, envoyés par Monseigneur Cagliero, Don Savio et moi, accompagnés d'un catéchiste, Emmanuel Mendes, jeune chilien qui depuis un an nous prête ses bons offices.

Le 28 Juin après avoir parcouru environ 200 lieues sur le rivage de la mer et dans la vallée que baigne le Rio Colorado, poussant de temps en temps nos excursions vers le centre des Pampas, nous arrivons enfin à Port Uno qui se trouve sur la rive droite du fleuve en face de Choele-Choel.

La plage comprise entre les deux fleuves n'est guère peuplée. La plus grande partie des familles est catholique; quelques-unes sont complètement protestantes et d'autres sont composées de protestants unis aux catholiques. — Mais toutes en général sont indifférentes en matière de religion, si nous exceptons quelques familles foncièrement catholiques.

Le long des rives du Colorado s'étendent, à plusieurs lieues à l'intérieur des terres, de plus nombreuses familles, mais presque toujours éparpillées çà et là à une certaine distance les unes des autres. Ce n'est que dans la colonie du désert, située à 12 lieues de la rive gauche du fleuve, que nous avons rencontré un groupe d'habitations ne dépassant pas la demi-douzaine. La population du Rio Colorado s'est augmentée notablement pendant ces dernières années; et on n'évalue pas à moins de 3 mille le nombre actuel des habitants.

État moral, religieux et politique de la contrée.

Pour ce qui est de l'état moral religieux et politique de ce peuple, on peut facilement se le représenter quand on sait que la plus grande partie de ces familles se sont conformées aux mœurs indigènes! Des parents dont l'union n'a point été bénie par l'Église, de nombreux enfants, dont quelques-uns ignorent jusqu'au nom de ceux qui leur ont donné le jour.....

Nous avons trouvé des familles nombreuses dans lesquelles aucun des membres ne savait faire le signe de la croix et encore moins réciter le Notre Père et autres prières. — C'a été un fait rare de trouver quelque bons parents qui apprenaient encore les prières à leurs enfants. Vraiment, cela fait compassion de voir tant d'âmes plongées dans l'ignorance des vérités les plus élémentaires qui forment le fondement du salut éternel.

Les futures stations.

Monseigneur, en nous envoyant, nous a chargé de voir où l'on pourrait élever une chapelle qui puisse servir de station pour la Mission. D'après ce qui nous semble, Las Isletas serait le centre le plus peuplé et où l'on peut espérer de Monsieur Luro, propriétaire de l'endroit, une bienveillante coopération, pour la réalisation des travaux. — Dans la suite, il conviendra en construire deux autres, l'une à Los Gauchos, l'autre au Fortin Mercedes et même une troisième à Las Chacaritas à 40 lieues environ au-dessus de Mercedes.

La population, sur les rives du Colorado, s'étend déjà actuellement jusqu'en face de Roca, et il est probable que d'ici à peu de temps elle gagnera les Cordillères, s'unissant ainsi à celles de Malbarco, du Rio Baranca et du Rio Hundo.

Troupeaux sans pasteurs.

Nous savons de source certaine que Beha, capitale de la région des Pampas est peuplée par beaucoup d'indigènes et d'autres gens provenant de diverses provinces, surtout en grande partie de Buenos-Ayres. Là il n'y a qu'un missionnaire, lequel, avec la meilleure bonne volonté, ne peut absolument pas faire face comme il conviendrait aux besoins spirituels de tant d'âmes.

A Vittorica, bourgade qui compte peu d'années d'existence et qui est située sur les bords du Rio Salado, il y a déjà une gentille chapelle, mais privée hélas! de toutes cérémonies du culte Aussi la population est-elle, au point de vue religieux, complètement abandonnée.

Ressources du pays.

Les habitants du littoral ainsi que ceux qui vivent sur les rives du Colorado s'adonnent à l'élevage des troupeaux. — L'agriculture est généralement négligée, excepté à Las Isletas où quelques Italiens cultivent la terre sur une grande étendue. Elle produit toutes sortes de légumes et on y plante la vigne et d'autres arbres fruitiers. Les courges, potirons, réussissent à merveille, au point qu'à l'automne le sol en est littéralement couvert.

Pour ce qui est de nous, durant le cours de cette mission, nous nous sommes ordinairement nourris de viande, excepté en quelques endroits où l'on nous a servi de bonnes portions de courges, de choux..... Non nous avons eu la bonne fortune de pouvoir dormir tous les jours à couvert, excepté une seule nuit que j'ai dû moi seul passer à la belle étoile, par suite d'une circonstance inévitable. Nos lits sans être, il est vrai, des plus moelleux, ne furent cependant jamais assez durs, pour

rendre le sommeil impossible. Très souvent nous nous sommes trouvés réduits à nous contenter d'une pauvre lutte ouverte à tous les vents, sous laquelle le froid nous raidissait les membres et ne nous permettait de prendre aucun repos. Don Savio se plaint du froid, mais moi qui ai passé deux hivers aux Cordillères, où le froid est de beaucoup plus intense, je ne m'en aperçois même pas.

Chevaux... ailés.

Pendant notre séjour au Fortin Viejo, deux de nos chevaux disparurent et, malgré nos recherches sur terre et sur mer, nous n'avons pu les retrouver. Le jeune Mendes fit 15 lieues et moi j'en fis 20, mais inutilement; nos chevaux restèrent invisibles; qui sait, nous les retrouverons peut-être plus tard?... Et puisque nous parlons de chevaux, je dirai que pendant l'année 1886 quatre s'envolèrent; l'année suivante, nous en perdîmes 5, tant morts que disparus, et l'année dernière trois moururent et six nous furent volés. Pour le moment, nous n'en avons plus que douze pour le service de la Mission; c'est vraiment insuffisant.

Le présent et l'avenir.

Mais hâtons-nous d'en finir avec les choses matérielles et parlons d'autres sujets plus importants, plus relevés.

Pendant cette Mission, nous avons pu célébrer les saints Mystères presque tous les jours et faire là où cela était opportun, un peu de catéchisme, tant aux adultes qu'aux petits enfants, tant aux chrétiens qu'à ceux qui sont encore infidèles.

Nous n'avons pas pu faire un grand nombre de chrétiens; nous passions trop rapidement, notre but étant, non seulement de donner la Mission, mais aussi d'explorer le nouveau terrain. Nous avons vu que là aussi dans le Colorado, *messim quidem multa*, la moisson est abondante.

Et c'est pourquoi nous attendons que le Seigneur nous envoie de nouvelles plantes qui produisent les fruits exquis des conversions.

Vous, bien Vénéré Supérieur Général, qui connaissez nos besoins, ne nous oubliez pas; priez et faites prier pour les Missions de Patagonie, afin que le Bon Dieu daigne étendre sa royauté sur toute cette vaste région.

Pour moi, je suis convaincu que notre Congrégation est destinée à porter la lumière du Saint Evangile à de nombreuses régions infidèles, et je nourris la confiance puisée en Dieu, que d'ici à peu d'années, des milliers d'âmes, rachetées par le Sang de notre Seigneur Jésus-Christ, avec la coopération des Salésiens, loueront et béniront Dieu, le Souverain bien, sur cette terre, et de là passeront à la bienheureuse éternité.

Voici le résultat de cette dernière Mission :
Baptêmes 86, dont un tiers d'indigènes —
Mariages 5 — Communions 70.

Don Savio a souffert quelque peu des privations inhérentes à la Mission; mais il a pris plus de force et une meilleure mine.

Le 29 juin, fête des Saints Apôtres Pierre et Paul, en traversant les Pampas qui séparent les deux fleuves, nous sommes arrivés à une heure après minuit à Choel-Choel. À l'entrée du pays, les chevaux et une mule que nous traînions derrière nous s'effrayèrent de la lumière des lanternes et s'échappèrent; nous ne pûmes les retrouver que le lendemain. Là nous rencontrâmes D. Stefanelli avec un catéchiste destiné pour Roca et D. Gavotto, désigné pour accompagner Don Panaro à Chos-Malal; ils sont partis aujourd'hui de grand matin.

Nous avons reçu de Monseigneur l'ordre d'aller à Balcheta, où le besoin de la Mission est le plus urgent. Presque tous les habitants sont indigènes et plus de la moitié peut-être est encore infidèle.

A Guardia-Pringles on a déjà ouvert une Maison avec une école. Les Sœurs et les Salésiens ont beaucoup d'élèves et le local est sur le point d'être insuffisant pour recevoir ceux qui se présentent.

A Patagones et à Viedma nos écoles et les Patronages sont en progrès constant. L'arrivée de Monseigneur et des autres Salésiens a excité l'enthousiasme parmi les habitants de la vallée du Rio Negro; et l'on peut déjà augurer un progrès dans la propagation de la foi, la morale chrétienne et même pour le commerce, qui profite lui aussi pour sa part du bien accompli dans la Mission.

J'aurais encore bien des petits détails à vous raconter, mais le temps me presse. Don Savio, *præcinctis lumbis*, veut que nous partions. Après 3 jours de marche, nous commencerons cette effrayante traversée où l'on fait 37 lieues sans trouver d'eau.

Nous recevons la nouvelle que 3 individus seraient morts de soif l'an passé. Mais nous, nous prendrons les précautions voulues afin qu'avec le secours de Dieu et de Marie Auxiliatrice, nous puissions échapper à tout malheur.

Recevez les salutations les plus affectueuses de celui qui aime à se dire humblement,
Très vénéré Supérieur Général,

Votre très affectionné en Jésus et Marie

DOMINIQUE MILANESIO, prêtre.

II. — Les Sœurs de Marie Auxiliatrice à Guardia-Pringles.

Colonie de Pringles (Patagonie),
7 août 1889.

TRÈS VÉNÉRÉ SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

J'éprouve une véritable joie à vous raconter ce que le Seigneur a fait parmi ce peuple, et je vous mettrai au courant du progrès que suit notre nouvelle fondation dans la Patagonie.

Il y a un peu plus de 2 mois que le catéchiste Bacis et moi prosternés aux pieds de notre bien-aimé Pasteur, M^r Jean Cagliari, nous recevions la bénédiction qui devait être notre protection dans la traversée des Pampas; cette bénédiction a soutenu notre courage au milieu des difficultés que nous devions rencontrer dans la nouvelle Maison ou Résidence sur la rive gauche du Rio Negro; distante d'environ 18 lieues de Patagones.

A travers les Pampas.

Ayant dit adieu à nos confrères de Carmen et de Viedma, et après avoir invoqué la protection de la Très Sainte Mère de Dieu, nous montons à cheval et nous voilà cheminant à travers les steppes du désert. Vers le soir du second jour de voyage, nous arrivons, grâce à Dieu, à Pringles, qui est le but de notre voyage, et ce soir-là, premier juin, nous prenons possession d'une modeste maison qu'un bon Monsieur, José Maria Martinez, voulut bien nous louer pour le modeste prix de 8 pièces de monnaie nationale, ce qui équivaut à environ 40 francs par mois.

Le bon Jean Bacis, arrivé depuis peu d'Italie, inaugura dès lors sa mission, assurément très complexe, puisque nous le verrons successivement faire le sacristain, le serrurier, le maçon, le menuisier, etc... et il commença le soir même à donner des preuves de son talent hors ligne de cuisinier. S'étant procuré une marmite, il sut nous préparer une excellente soupe assaisonnée d'un vif appétit et du souvenir de ses gracieuses collines natales de Bergame et d'Alzano.

Le lendemain était un dimanche. Nous visitons et réunissons les principales familles dans la petite chapelle pour le saint Sacrifice de la Messe. M'inspirant de l'Évangile du jour, je les exhorte à se reconcilier avec le bon Dieu. Expliquant ensuite le motif pour lequel Monseigneur m'envoyait au milieu d'eux, je leur annonce les heures auxquelles auraient lieu les offices et je les encourage à ne pas manquer à ce rendez-vous.

On ne peut exprimer la joie, le contentement avec lesquels ils accueillirent mes pau-

vres paroles. Ils promirent de m'aider de toutes leurs forces, et, de fait, ils tiennent chaque jour leurs promesses, bien que la plupart de ces familles soient pauvres, sans commerce et aient encore moins d'ouvrage.

Nous nous mettons donc à l'œuvre. Il fallait approprier la maison, à moitié en ruine, à l'usage des Sœurs de Marie Auxiliatrice: refaire les fenêtres, les portes, le plancher, organiser les chambres, la cuisine, le fourneau, la basse-cour... Ce qui fut dit fut fait. Ces huit jours furent huit jours de fièvre; mais le samedi suivant, j'eus la joie d'annoncer à Monseigneur que les Sœurs pouvaient se mettre en route.

De fait, une dépêche de Patagones du 9 juin nous avisait que les Sœurs partiraient le lendemain, et qu'en leur envoyant des chevaux de renfort, elles pourraient arriver dans la journée.

Immédiatement je fis savoir cette nouvelle aux familles voisines, qui se disposent à recevoir les voyageuses le mieux possible. Les femmes s'entendent pour leur préparer un bon *puchero* (viande bouillie) et un *assado* (viande rôtie) pour les remettre des fatigues de ce long voyage; — les hommes, de leur côté, prennent sur eux de nous procurer des chaises, des meubles, du bois, un sac de farine et autres objets les plus indispensables.

Pendant ce temps, Bacis se tenait à la maison, qui peu à peu se garnissait et s'embellissait des cadeaux apportés à l'intention des Sœurs. La cuisine s'emplissait de courges superbes, tandis que dans la basse-cour se promenaient, prenant des airs de maîtresses, plusieurs poules sous la haute domination d'un magnifique coq de Cochinchine.

Mais il était nécessaire que les Sœurs arrivassent dans la journée; aussi celui que vous écrit réunit autant de chevaux qu'il fut possible et les confiant aux jeunes gens les plus familiarisés avec le Père, il se dirige avec eux à l'encontre des Sœurs l'espace d'une trentaine de kilomètres, jusqu'à l'endroit où la route s'éloignait du fleuve, monte à travers des collines abruptes et bizarres pour de là s'enfoncer dans les Pampas.

Arrivée des Sœurs.

La journée, bien que nous fussions au cœur de l'hiver, était belle; le vent s'était quelque peu apaisé et le soleil, adoucissant le froid du matin, aidait à l'enthousiasme de la petite troupe. L'apparition de la modeste charrette qui portait les trois pauvres Sœurs contrastait avec le paysage qui se présentait en ce moment sous nos yeux. Mille côtes sablonneux et incultes s'étagaient, en effet, l'un contre l'autre et semblaient vouloir se jeter dans les eaux tranquilles du fleuve. Lui, comme en souriant, tant est belle la limpidité des eaux qui l'alimentent, baigne ces immenses prairies et

forme ça et là des flots de sable, où prennent joyeusement leurs ébats les oiseaux aux espèces les plus variées et les plus curieuses.

Cette première rencontre fut touchante. C'était la première fois que les Sœurs de Marie Auxiliatrice sortaient de Patagones, la première fois qu'elles s'aventuraient dans le désert, la première fois que ces vallées retentissaient du cantique sacré des fidèles épouses de Jésus-Christ.

Elles étaient, elles, douces messagères, les porte-rameaux de l'olive symbolique, le canal des grâces du Seigneur, les dispensatrices des faveurs de Marie Auxiliatrice. Il était environ 3 heures de l'après midi et un tiers du voyage restait encore à achever. Nous nous remettons en marche, accompagnant les uns la voiture que tiraient 3 superbes chevaux et les autres les précédant à Pringles où nous arrivons à une heure après minuit.

Les habitants de la colonie vinrent en foule à leur rencontre, et les femmes, émues et silencieuses sous l'influence du respect que leur inspirait la vue des Sœurs, les accompagnèrent dans la maison voisine d'un bon colon, pendant que la cloche annonçait la bénédiction qui allait être donnée dans l'humble petite chapelle. Déjà le souper ou *comida* était préparé.

Madame Zaguaga, ancienne émigrée d'Espagne, sa fille aînée et d'autres dames voulurent servir elles-mêmes les chères nouvelles venues; elles accomplirent leur office avec cet empressement et ces délicatesses qui révèlent la bonté d'un cœur animé d'une affection sincère et d'une vive reconnaissance.

Mais la Mère Jeanne et les deux autres Sœurs étaient impatientes de connaître leur nouvelle habitation; elles s'y rendirent accompagnées de leurs aimables hôtesses, et la trouvèrent plus belle qu'elles ne se l'étaient imaginé.

Vous le voyez, Très Révérend Père, la nouvelle maison de Pringles sur le Rio Negro est installée.

Les écoles.

Le Président du Conseil scolaire du territoire nous a donné 24 tables; M^r Cagliero nous a fourni des objets de classe les plus indispensables, si bien que, dès le 17 juin, nous pûmes ouvrir l'école pour les deux sexes. Les Sœurs ont commencé avec 4 petites filles, et moi de mon côté avec un jeune garçon.

Mais l'Ange de la Patagonie nous avait bénits en nous assurant, lorsque nous quitâmes Carmen, que Don Bosco multiplierait le fruit de nos fatigues. Et à cette heure, nous pouvons compter, à l'honneur de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère, plus de 20 garçons et 26 petites filles qui fréquentent nos écoles et nous gardons l'espérance de

voir d'ici peu ce nombre augmenter. Béni soit donc le bon Dieu.

Pauvre Pringles! Nos deux écoles l'ont tiré de la léthargie dans laquelle il avait toujours été depuis sa fondation: puissent nos efforts lui assurer un peu de vie surnaturelle.

Sous la garde de nos règles et la direction de notre bien-aimé Père et Supérieur Monseigneur Cagliero, nous mettons en œuvre toutes les industries qui semblent devoir produire quelque fruit, autant, du moins, que le permettent nos forces, hélas! trop limitées.

Vie chrétienne.

Le matin, il y a toujours quelque bonne mère de famille qui assiste à la sainte messe; mais le soir c'est plus consolant encore, car à la tombée du jour, pendant le souper, la cloche invite les familles à la prière, et voilà que petit à petit D. Pestarino entouré d'une trentaine de garçons et les Sœurs suivies d'autant de jeunes filles, et puis les familles, prennent place dans la modeste mais convenable petite chapelle. À peine tout le monde est-il réuni que nous récitons le Chapelet, et après une courte méditation sur l'une des fins dernières, nous récitons les prières telles qu'elles sont contenues dans la *Jeunesse instruite*; nous terminons par le chant d'un de ces beaux cantiques composés en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus ou de la Très Sainte Vierge.

Oh! qu'il est consolant dans le silence de la nuit, dans les solitudes du désert, loin, bien loin, à plus de 2000 kilom. des vaines rumeurs des cités, de nous voir recueillis dans notre pauvre petite chapelle aux pieds de Marie Immaculée! Unissant nos prières à celles de tant d'enfants et de familles, nous élevons d'une même voix un cantique d'amour et de louanges vers notre bonne Mère et nous terminons notre prière quotidienne par la belle invocation: *Maria, Auxilium Christianorum, ora pro nobis!*

Pauvre Pringles! Mais pourquoi ce cri de compassion, si Marie t'a pris sous sa maternelle protection? et si déjà nous sentons combien est puissant son secours?

An jour de la fête de Notre-Dame du Mont Carmel, à laquelle nous avons donné toute la solennité possible, plus de 35 personnes se sont approchées de la sainte Table. Les Sœurs eurent la consolation de présenter au pied du trône de Marie la première corbeille des fleurs qu'elles avaient cueillies sur ce vaste territoire, c'est-à-dire 16 jeunes filles qui aspiraient à devenir Enfants de Marie et plusieurs petites filles qui entraient dans l'Association des Saints Anges. Don André Pestarino les reçut, et Marie seule put connaître toute l'étendue de la joie qui inondait ces pauvres cœurs. « Mère, disait une orpheline à Sœur Magdeleine, moi je n'ai

plus de mère, et je prends à la place la Sainte Vierge!... » et ce disant elle se jetait entre les bras de la bonne Sœur, cachant les larmes qui inondaient son visage.

Pauvreté.

Mais que nous sommes donc pauvres! Tout d'abord, Don Pestarino dut commencer l'école dans l'unique chambre que nous avions: elle servait de sacristie, de classe, de dortoir, de réfectoire... c'était toute notre habitation. Grâce toutefois à quelques secours que nous avons obtenus des Autorités locales et avec l'aide de Monseigneur Cagliero, nous pûmes construire une seconde chambre. Que c'est peu en rapport avec ce qu'il nous faudrait!

Les familles sont indigentes, tant s'en faut qu'elles nous aident, qu'au contraire elles ont besoin d'être secourues. Monseigneur, que je vais bien souvent importuner, ne nous laisse jamais, il est vrai, partir sans nous contenter en quelque manière, mais il ne peut, comme le voudrait son grand cœur, nous aider autant que le réclameraient nos nécessités les plus urgentes.

Notre école est sans contredit un palais, si on la compare aux autres maisons qui l'entourent, mais un palais construit en 15 jours et tout de terre: murailles, toit et plancher; en dépit de cette économie, nous sommes dans une situation des plus critiques.

La provision de viande que nous envoie la divine Providence, nous la partageons avec les pauvres enfants, spécialement les Indiens qui viennent de leurs *ranchos* demander au Père et et aux Sœurs l'aliment plus substantiel qui soutient l'âme. Comment se refuser à secourir une telle indigence? Nous nous privons de tout ce que nous possédons, nourriture et vêtements, et il nous reste ensuite une souffrance de plus à supporter, celle de vivre en face d'une si grande misère sans pouvoir la soulager.

Les malheureux colons et les Indiens qui attendent de nous aide et protection sont nombreux; nombreux sont les orphelins et les orphelines qui voudraient se jeter dans nos bras, pour que nous leurs tenions lieu de leurs parents ou morts ou dénaturés; nombreux enfin sont les pauvres qui nous demandent avec le pain de l'âme celui même du corps.

Pour nous, nous comptons sur la générosité de nos bons et fidèles Coopérateurs; nous avons l'assurance qu'ils sauront ajouter l'aumône à la prière, afin que nous puissions continuer la mission entreprise, laquelle, nous l'espérons, réussira à procurer toujours davantage la gloire de Dieu par le salut de tant d'âmes.

Je finis, Très Révérend Père, mon récit rapide et sans ordre, me réservant de vous donner une autre fois des nouvelles plus dé-

taillées sur ce point du Rio Negro, qui est d'une grande importance pour nos Missions, étant comme le centre de nombreuses peuplades encore sauvages et le point de départ d'autres missions, comme seraient celles de Conesa, Valcheta, Puerto, Saint-Antoine...

Bénissez-nous, demandez au Seigneur qu'il nous conserve la santé et nous donne de nouvelles forces pour travailler au salut des âmes; bénissez ce vaste et inculte champ: qu'il donne enfin des fruits de salut; recommandez-nous aux prières des confrères, des amis et de nos zélés Coopérateurs.

Croyez-moi en Jésus et Marie,
Très Révérend Père,

Votre très obéissant et humble fils

D. PIERRE BONACINA.

II.

URUGUAY.

Noms à changer.

La Paz, 16 août 1889.

BIEN-AIMÉ SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Je tiens à vous informer du bien considérable que Dieu opère en ce pays par le moyen de vos fils bien-aimés.

Avant tout je vous dirai comment on a eu doublement tort en donnant le nom de La Paz à ce pays, et celui de Las Piedras au pays peu éloigné où nos confrères ont leur résidence.

Las Piedras, en effet, veut dire *pays des pierres*; or la carrière de pierres la plus renommée de cette République se trouve à La Paz, où travaillent actuellement plus de 500 tailleurs de pierres, presque tous Italiens.

Imaginez: partout des tas de pierres, sur les chemins, sur les places et jusque dans les cours des maisons; il est arrivé plus d'une fois que des étrangers en route pour Las Piedras; mais arrivés à La Paz, trompés à la vue de toutes ces pierres, descendirent, croyant être à destination. C'est ce qui arriva, quelques années seulement avant l'établissement des Salésiens à La Paz, à deux Pères Capucins de Montevideo, nos excellents amis. Ils se rendaient chez nos confrères de Las Piedras; or arrivés à la station de La Paz, et voyant tant de pierres, il demandèrent si ce n'était point là Las Piedras; mais soit par malice, soit par erreur, ayant eu pour réponse que oui, ils descendirent et cherchèrent la Maison des Salésiens; mais elle n'existait pas encore à La Paz, bien qu'il y en eût déjà une à Las Piedras. Ils reconnurent l'erreur, ou, si l'on préfère, la tromperie, et bien qu'ils fussent déjà sexagénaires et que le soleil d'été fût des plus ardents, ils durent, le train étant parti, se contenter des chevaux de leur bienheureux Père Saint François et pousser de l'avant

encore 2 milles avant d'arriver au terme de leur voyage. Quelle risée alors et encore maintenant, lorsque les deux bons Pères se rencontrent avec un Salésien auquel ils racontent leur mésaventure!

La Paz, d'autre part, voudrait dire *pays de la paix*. Mais, ô contradiction! Tandis que le pays le plus tranquille, le plus chrétien de cette République a toujours été et est encore Las Piedras, le rendez-vous de toutes les méchancetés, de tous les vices c'était La Paz. Là, plus qu'ailleurs, la police avait à travailler; à tout instant, des rixes, des blessés, des morts; et les agents s'estimaient heureux lorsqu'ils parvenaient à faire respecter l'autorité au milieu des conflits! Les dimanches et jours de fêtes n'étaient nullement observés; le prêtre qui par obéissance desservait cette église dépendant de la paroisse de Las Piedras, était mal vu et injurié; il eut à supporter les plus grands affronts, des misères de toutes sortes et jusqu'aux mauvais traitements: une main sacrilège eut l'audace de se lever et de lui donner un soufflet! La portion privilégiée du Cœur de Jésus, l'espérance de la société, les enfants eux-mêmes, insultaient le ministre de Dieu, qui ne parvenait pas même à prix d'argent à en décider quelqu'un à lui servir la sainte messe.

Il ne faut pas s'en étonner si l'on considère quels éléments composaient la population de ce pays: gens habitués à se donner du bon temps, dépensant tout ce qu'ils gagnaient en débauches, aux jours consacrés au Seigneur, adeptes pour la plupart des Sociétés secrètes; hélas! de secret elles n'avaient plus que le nom sur un terrain où ces sectaires étaient maîtres absolus.

Les protestants tenaient eux aussi leur place d'honneur; on comptait 2 écoles, l'une communale libre, c'est-à-dire aux mains des sectaires, l'autre composée exclusivement des protestants. Il n'y avait de bon que quelques rares familles catholiques. Le pauvre prêtre, voyant d'une part qu'il ne réussissait à faire aucun bien, et d'autre part y étant contraint, dut abandonner ce pays, qu'on aurait dû bien plutôt appeler le pays de la guerre.

Autrefois.

C'est vers ce temps que Monseigneur l'Évêque confiait aux soins des Salésiens la paroisse de Las Piedras, et, par suite, sa succursale, l'église de La Paz.

Au commencement, un prêtre Salésien s'y rendait là pour célébrer la sainte messe et faire un peu de catéchisme. Mais que de mal pour attirer ce peuple à l'église! La cloche sonnait et eux se sauvaient comme le diable d'un bénitier. Au moment de la messe l'église était presque vide; c'était pire encore pendant l'instruction. Il semblait qu'il n'y eût aucun moyen pour tirer ce peuple de l'abrutissement dans lequel il gisait et de

l'indifférence ou plutôt des préjugés à l'égard de notre sainte Religion.

Cependant Dieu n'en jugeait pas ainsi; il eut pour agréable, croyons-nous, les sacrifices de celui ou plutôt de ceux qui s'y rendaient aux jours de fête pour le bien de cette population.

Vu le manque de prêtres, celui qui était chargé de cette mission ne pouvait pas toujours être le même; tantôt il venait de Las Piedras, tantôt de Villa Colon. Mais, qu'il vint d'un endroit ou d'un autre, il était toujours des plus occupés toute la semaine soit à surveiller, soit à enseigner, soit à accomplir les fonctions du saint ministère. Puis, le dimanche venu, il devait, quelque las qu'il fût, monter de bon matin à cheval et partir, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige. À peine arrivé, il se mettait à confesser quelque bonne personne qui l'attendait; il célébrait ensuite une première messe, plus tard une seconde et prêchait à toutes les deux. Midi arrivait et le pauvre Missionnaire devait penser à préparer son dîner; le plus souvent il prenait ce qu'il trouvait, sans apprêt, et puis, de nouveau à la besogne.

Il donnait le signal du catéchisme; et bien que pendant les premiers dimanches les enfants fussent récalcitrants et que très peu répondissent à l'appel, cependant, comme le missionnaire avait la patience d'un saint homme Job et la douceur d'un Saint François de Sales, la répugnance à s'approcher du prêtre diminua et peu à peu le nombre augmenta.

Il faisait le catéchisme à part aux garçons et à part aux petites filles, puis il leur enseignait à chanter des cantiques et autres morceaux sacrés, spécialement ceux qui sont d'usage pour la bénédiction du T. S. Sacrement. Il les gardait le plus qu'il pouvait, les retirant des rues et des places publiques où ils n'apprennent que le mal. Et la journée finie, il remontait à cheval et en route de nouveau vers la Maison.

Les choses allèrent ainsi pendant cinq ans environ. Celui qui avait la bonne fortune de supporter toutes ces fatigues était Don Boido, dont le courage et la santé étaient à la hauteur de la mission.

Le pays cependant commençait à changer d'aspect; mais que pouvait l'influence d'un seul prêtre venant une seule fois la semaine! Ce qu'il enseignait les jours de fête aux enfants, s'oubliait durant la semaine, surtout dans les écoles, où l'on apprenait, sinon le mal, du moins rien de bon.

Aujourd'hui.

C'est alors que notre très vénéré Provincial, D. Lasagna, pensa laisser à poste fixe à La Paz D. Boido. Ouvrir une école, embellir l'église et la fournir des ornements

nécessaires, fut pour celui-ci l'affaire de peu de temps. L'enclos qui touche à l'église et qui jusque-là était couvert de décombres et rempli de mauvaises herbes, est devenu actuellement une cour spacieuse, parfaitement plane et dans laquelle le pied des nombreux enfants qui fréquentent les classes et le Patronage ne permet pas à un brin d'herbe d'apparaître. Le pays était vraiment devenu tout autre.

Autrefois on l'appelait par ironie La Paz, et il me semble qu'aujourd'hui aucun nom ne lui convient mieux que celui-là. Plus de rixes, plus de sang comme auparavant. Les tailleurs de pierres qui travaillent à la carrière vivent tous en bonne harmonie; les jours de fête ils assistent nombreux à la sainte messe et l'église est presque toujours pleine même pour la bénédiction qui se donne le soir. Il y en a encore qui travaillent les jours de précepte, mais le bon exemple des autres finira, espérons-le, par vaincre ces derniers récalcitrants.

Et qu'on n'aille pas croire, comme quelqu'un pourrait bien se l'imaginer, que dans ce pays vivant aussi sous l'empire de notre sainte Religion, toute joie se soit éteinte. Tant s'en faut! Au soir des jours de fêtes, tous ces braves Italiens, pour ne pas rester à rien faire, se réunissent par groupes et ils chantent avec entrain les chansons du pays. Quelles belles voix sonores et harmonieuses! Parfois quelque instrument les accompagne; à défaut du tambour, on entend le son sourd et couvert d'une caisse ou.... l'harmonie perçante et stridente d'une casserole.

Rien à craindre de ces réunions; sont-ils fatigués, ils se disent bon soir et se retirent chacun chez eux. Il semble en vérité qu'on soit dans un de ces rares pays de notre Italie où ont survécu encore les mœurs patriarcales.

Un certain nombre de ces compatriotes viennent le soir après souper apprendre à lire, à écrire, à compter. Nous en profitons pour leur remémorer les vérités chrétiennes qu'ils apprennent en Italie et qu'ils auraient oubliées, comme il n'arrive que trop souvent à tant d'autres moins fortunés qu'eux.

Banqueroute évangélique.

Les maîtresses d'école protestantes, devant le petit nombre d'enfants qui fréquentaient encore leurs classes, ont dû quitter le pays; et précisément dans la même maison nous avons installé au commencement de cette année les Sœurs de Marie Auxiliatrice.

Règne de Dieu.

L'inauguration de cette école fut l'occasion d'une fête des plus émouvantes; je veux dire la première communion d'un bon nombre de jeunes filles. À la vue de ces

anges vêtus de blanc, couronnés de fleurs, portant à la main un cierge allumé et s'approchant à la sainte Table, tandis que leurs compagnes élevaient vers le ciel leurs voix harmonieuses, les habitants, saisis par l'émotion, prirent en estime et en vénération ces Filles de Marie Auxiliatrice.

La même cérémonie se reproduisit plusieurs fois cette année, produisant toujours les plus salutaires effets; et les grandes personnes prennent toujours occasion de la circonstance pour s'approcher nombreuses des Sacraments.

À qui attribuer tout ce bien? Ah! sans aucun doute à la bonté de Dieu et aux ferventes prières des innocents petits garçons et petites filles de nos deux écoles; leurs supplications incessantes pour leurs parents bien-aimés ont fait violence au Cœur de Jésus et Il a béni les efforts des Missionnaires Salésiens.

Excusez, bien-aimé Père, ma longueur, mais ces nouvelles, je crois, vous consoleront.

Et maintenant bénissez les Salésiens et les Sœurs de La Paz et priez pour celui qui est,

Très vénéré Supérieur Général,

Votre fils très affectionné en Jésus et Marie

PAUL MAZZONI, prêtre.

L'HISTOIRE DE PIERRE⁽¹⁾

On m'a demandé de vous rappeler, dit M. Demarteau ce que l'Église catholique a fait, rien qu'à Liège; pour les ouvriers. J'aime mieux vous raconter une histoire toute simple, d'il y a trois semaines, la promenade d'un d'entre vous. Il s'appelait... nous l'appellerons Pierre, ouvrier mécanicien, entretenant de sa journée une famille de cinq enfants, ne manquant pas d'instruction, chrétien au gros sel d'ailleurs, comme nous le sommes un peu tous, mari d'une femme d'un sel plus raffiné: nos femmes à Liège — c'est le grand profit d'être Liégeois — valent presque toujours mieux que nous! (*Bravos!*)

Pierre, ce jour-là, c'était le 14 août 1890, la veille de la fête de Notre-Dame, était rentré chez lui d'assez mauvaise humeur; il perdait une demi-journée, à cause qu'on nettoyait des machines chez le patron: la

(1) Au Congrès des Œuvres Sociales tenu à Liège en Septembre dernier, il a été question des Œuvres de Don Bosco dans plusieurs Rapports et en des termes tout bienveillants. Nous sommes heureux de reproduire ici les pages à la fois spirituelles et touchantes où l'un de nos bons Coopérateurs, M. Demarteau, rédacteur en chef de la *Gazette de Liège*, a enchâssé un trait émouvant de charité délicate, accompli par un brave ouvrier en faveur du futur Oratoire Salésien de Liège.

mauvaise humeur du mari avait rejailli sur sa femme Lisa; de sa femme sur les enfants. Les petites pleuraient dans un coin pour une taloche que la mère leur avait donnée, parce qu'elles s'étaient disputé une jambe de bois, tout ce qui restait de leur poupée; l'aîné grommelait dans l'autre coin, où son père l'avait consigné pour apprendre son catéchisme.

L'homme, vexé, s'était mis à lire je ne sais plus quelle petite feuille socialiste, dans laquelle on lui assurait qu'il devait se trouver la plus misérable des créatures et que la faute en était à l'Église: « *A chaque pas*, y lisait-on, se dresse la preuve que cette Église ne fait rien pour les ouvriers! »

« *A chaque pas!* Tiens, je vais voir cela, » se dit Pierre. Et il sortit grondeur, sans dire au revoir à femme ni à enfants.

En descendant, il croisa sur l'escalier un visiteur de Saint-Vincent de Paul, qui venait apporter son secours hebdomadaire et ses encouragements à une pauvre veuve, logée au grenier, au-dessus de Pierre!

Ils sont, pour la seule ville de Liège, trois cents catholiques qui, sous la seule inspiration de la charité chrétienne, s'en vont ainsi distribuer aux malheureux quinze cents francs de leur argent (*Appl.*) et toute espèce d'autres secours.

Sur le pas de la maison, autre rencontre pour Pierre; un homme entre deux âges et un étudiant:

— Nous allions chez vous, M. Pierre.

— La mère est là, M. le baron, dit Pierre en s'esquivant. — Et il laissa passer les deux messieurs, deux maîtres du patronage qui portaient chez lui le bulletin mensuel de son gamin. Ils sont soixante à septante ces maîtres-là, professeurs ou élèves de l'Université, avocats, docteurs, ingénieurs, commerçants, qui chaque dimanche, à Liège, et pendant des soirées de la semaine, s'emploient à occuper, instruire et amuser honnêtement, fraternellement, utilement *plus de douze cents* de vos garçons (*Appl.*), tandis que, d'autre part, filles de nobles et filles de bourgeois, associées en sœurs à des religieuses, en font autant pour quinze cents de vos filles! — Saint-Vincent de Paul, patronages, ce n'est décidément pas cela qui démontre que l'Église ne fait rien pour les ouvriers (*Approbaton*).

Pierre, toujours mal disposé, était arrivé devant l'église de Saint-Jacques: il y entra machinalement. — « Quel luxe, quelle dépense! » se dit-il d'un ton mauvais. Et il se mit à parcourir le temple presque désert, saisi malgré lui par la grandeur et la beauté du monument religieux. Les vitraux du chœur l'arrêtaient; ils représentent à côté de blasons de princes-évêques et de ducs, les blasons des XXXII bons métiers de la ville de Liège: des pics, des scies, des marteaux, tout

l'arsenal de vos outils, mes amis, y resplendit dans la lumière, autour de l'autel (*Applaudissements*).

« Il n'y a pourtant qu'à l'église que l'on fait cet honneur à nos outils, se dit Pierre un peu calmé. Pas d'autres belles demeures qui nous soient toujours ouvertes, à nous gens du peuple, comme les demeures du bon Dieu.

» L'hôtel-de-ville? ou n'y est reçu que pour annoncer ses morts, et l'on est trop triste alors pour y rien regarder — ou ses naissances, et pas le temps de s'arrêter; — ou pour s'y marier, et l'on n'y voit ce jour-là que la mariée! (*Hilarité*).

» Le palais de la province? Huissiers et factionnaires m'arrêteraient si j'en voulais franchir le seuil. Les églises, au moins, les églises ont été faites pour le bon Dieu et pour moi: peut-être plus encore pour moi que pour le bon Dieu, car il pourrait s'en passer, lui, et c'est moi qui jouis le plus de ces fières colonnes, de ces belles voûtes, de ces beaux tableaux, de ces sculptures, de cette musique, de tout ce qui est réuni là-dedans d'œuvres d'art, de parfums d'encens, de chants sacrés, de touchantes cérémonies. Il faut bien en convenir! les palais de l'Église sont chez nous les seuls vrais palais du peuple! » (*Applaudissements*).

Pierre s'arrêta dans ses propos; il avait failli buter contre deux petits Frères à genoux derrière une colonne, et qui se donnaient là, dans l'ombre, le rafraîchissement d'une prière après une chaude journée de classe.

— « En voilà tout de même de courageux, se dit Pierre, je me sauve de chez moi pour ne pas supporter le tapage de mes cinq enfants: ils en supportent, eux, volontairement, cinquante et plus toute une sainte journée: ils les éduquent, les disciplinent et tandis qu'après quelques années les miens, plus sages, ayant grandi, pourront m'aider, ces braves petits Frères, eux, recommenceront chaque année, jusqu'à ce que mort s'en suive, à adopter et à soigner, à civiliser de nouveaux petits sauvages, dont beaucoup ne les paieront jamais que d'ingratitude, parfois d'injures et de calomnies. » (*Appl.*).

Et Pierre sortit de l'Église pour se dérober à la tentation — le poltron qu'il était! — de joindre sa prière à celle des Frères: ils l'eussent pourtant méritée! Ils élèvent gratuitement *dix-huit cents* petits Liègeois pendant que les autres écoles catholiques en élèvent quinze cents, et nos écoles de filles plus de cinq milliers (*Appl.*). Si demain tout cela tombait à la charge de la ville, ce serait des bâtiments de quatre à cinq millions; des traitements et des dépenses pour un million par an qu'il faudrait faire payer par *votre argent*, mes amis!

Car tout ce que la ville prétend vous fournir gratuitement, mais c'est l'impôt qui le paie! Et l'impôt, qui frappe-t-il? Le plus

souvent de ricochet en ricochet, renvoyé du propriétaire au locataire, du commerçant patenté à l'acheteur, c'est l'ouvrier qu'il vient atteindre : c'est donc vous qui auriez à payer tout ce que vous épargne la générosité religieuse (*Appl.*). Et cependant la perte de tant d'argent ne serait rien, non rien, mes amis, à côté de la perte morale que causerait à Liège la suppression de cet enseignement religieux, et de cette éducation chrétienne qui ne se donnent pleinement que dans les écoles tenues et soutenues par cette générosité! (*Vifs bravos*).

Je ne sais si Pierre songeait à cela en enfilant la rue du Vertbois; une petite carriole arrivait traînée par un petit cheval. C'était la voiture des Petites Sœurs des Pauvres! Elles étaient deux, les Petites Sœurs, la fille d'un comte et la sœur d'un ouvrier que Pierre connaissait bien, et c'était l'ouvrière qui menait la comtesse recueillir de porte en porte les dons de la charité, pour les 250 invalides du travail que ces Petites Sœurs nourrissent chaque jour à Liège! (*Longs appl.*).

Et il sembla à Pierre qu'il voyait passer devant lui, à la suite de ces deux Sœurs des Pauvres, le long cortège de centaines de religieuses qui, sous tous les noms, sous tous les habits, admirables personifications du dévouement catholique, se font, de trente côtés, les mères de vos orphelins, mes amis, les mères aussi des enfants abandonnés; les religieuses qui se font dans nos hôpitaux, les sœurs vaillantes des vos frères, les soldats blessés ou les ouvriers malades; — dans nos hospices, les filles aimantes de tous ces vieux qui n'ont plus d'autre foyer que celui de la bienfaisance; les bras des infirmes, l'œil des aveugles, la raison des insensés; — les religieuses enfin qui, dans une lutte plus héroïque encore contre le vice, arrachant et emportant, dans les bras de la virginité, les plus répugnantes victimes de la débauche, finissent en le serrant sur leur cœur, par leur rendre — de la surabondance de ce cœur, et à force d'amour pur — la vertu, l'innocence et la sainteté (*Longs bravos*).

« Chapeau bas devant ces femmes-là, du moins, » se dit Pierre: Et n'ayant pas en ce moment d'autre moyen de leur témoigner sa sympathie, il ne sut se retenir d'aller caresser de la main le cheval des Petites-Sœurs: « Entre ceux qui les méconnaissent et les injurient, ces religieuses, ces amies du peuple, et toi qui les aides, en tirant leur charrette, mon pauvre vieux cheval, le plus bête n'est pas assurément toi! » (*Appl.*).

Tout ému des rencontres qu'il vient de faire, il arrive ici près, à l'église des Pères Jésuites; la porte est ouverte; il y entre.

Oui, mes amis, chez les Jésuites; c'est bien décidément un homme perdu! (*Hila-*

rité). Il y pria, — il fit bien pis, ou bien mieux: il y avait là, dans un coin un peu obscur, je ne sais plus quel vieux prêtre, tout attentif à la tendresse des âmes, à cette tendresse des filets de laquelle on sort, à l'inverse de l'autre, plus fort, plus libre que jamais de s'élever vers les cieux!

Ce qui se passa entre le prêtre et l'ouvrier, je ne le sais pas. Je sais seulement qu'en sortant de là Pierre se disait: « Eh bien, il a raison ce vieux Jésuite, là, dans sa *houbinette*! Je n'ai pas été assez malin jusqu'ici! J'ai travaillé jusqu'ici pour mon patron, ce n'était pas mal! — pour ma femme et mes enfants: c'était bien! mais pour Dieu? Ah! pour Dieu! ai-je été mal avisé de ne pas songer qu'avec un coup de lime, un coup de marteau donné pour Dieu, je puis gagner chaque jour la plus magnifique rémunération du monde, le plus haut maximum du salaire possible, un bonheur qui ne finira jamais!!

« Et je croirais encore qu'elle n'a rien fait pour les ouvriers, cette Église catholique qui donne au plus modeste, au plus obscur, au plus vil travail, une valeur sans égale, supérieure à tout ce que peuvent rappeler les centaines de millions d'un Rothschild! » (*Appl.*).

Je finis: Pierre rentra chez lui. De la menue goutte de prière qu'il avait été porter à l'Église, le bon Dieu avait fait, — comme le bon Dieu fait de toute prière, — une grande rosée de paix et de joie qui s'épandait répandue sur toute la famille. La femme se trouvait de belle humeur; les marmottes restaient joyeusement tranquilles; l'ainé triomphait d'avoir rapporté comme récompense du catéchisme une belle image sous enveloppe.

— Tu sais pourquoi cette image, dit la femme au mari? il a gagné aujourd'hui la première place sur le fils de ton patron, pour une réponse qu'il a sue mieux que les autres

— Sur quelle question, ça, gamin?

— Sur l'avant-dernière question du chapitre 57, fit modestement le vainqueur: « *Combien y a-t-il de péchés qui ont vengeance au Ciel?* — Il y en a 4: *l'homicide volontaire, — l'impureté contre nature, — l'oppression des pauvres, — la soustraction du salaire des ouvriers.* »

— Il n'y a pourtant qu'au catéchisme, pensa le père en lui-même, qu'on apprend aux fils du riche comme aux fils de l'ouvrier, que retenir notre salaire est devant Dieu pareil à l'homicide, équivaut à l'infamie! (*Appl.*).

Et Pierre, retrouvant sur la chaise, où il voulait s'asseoir, le journal socialiste de tout à l'heure, n'en fit qu'une flambée... pour allumer sa pipe! (*Bravos*).

Seulement, il avait oublié, dans la rapidité de son exécution, qu'il n'y avait plus de tabac dans sa pipe.

— Que veux-je dire? fit encore sa femme. Le voisin qui nous devait 20 francs depuis six mois vient de les rapporter: il a voulu à toute force y joindre ces 0 fr. 50 pour l'intérêt. Va donc, mon garçon, chercher avec cette *ravette* du tabac pour ton père!

Quand Madame Lisa songeait à fournir de tabac son mari, c'est que décidément tout allait bien chez elle: dettes payées, provisions pour quelques jours, — quelques francs de plus ajoutés au livret de la Caisse d'épargne, — bref, le bleu d'azur dans le ciel du ménage.

Pierre eût volontiers ajouté le plaisir de fumer à tous les contentements qu'il voyait autour de lui...

— Pas de ça, Lisa, dit-il pourtant, en retenant le gamin prêt à partir. Le demi-franc ira ailleurs!

Et glissant la petite pièce sous l'enveloppe, déjà quelque peu maculée, de l'image du catéchisme, il se mit à écrire l'adresse: « Ça lui fera peut-être plus de plaisir, à celui-là, que le billet de banque d'un richard! »

Et il disait vrai, n'est-ce pas, Monseigneur; — car celui-là c'était vous! C'est vous qui avez eu la joie de lire sur cette lettre: « À Monseigneur, pour l'Orphelinat de Don Bosco, — au lieu de quelques pipes de tabac, de la part d'un ouvrier qui sait ce que l'Église a fait à Liège pour les ouvriers! (Acclamation et mouvements d'émotion).

C'est toute mon histoire, mes amis! (*Salves répétées de bravos*).

A TRAVERS LES RELATIONS DE NOS MISSIONNAIRES

GLANES. BRÉSIL.

San Paolo. — Une lettre d'un bon Coopérateur Salésien, D. Pierre Colbachiini, missionnaire apostolique, Supérieur de la Mission italienne du Parana, nous donne plusieurs détails intéressants sur notre Maison de St.-Paul. Une Commission de zélés catholiques en a commencé la construction, voilà cinq ans. Une partie de l'Établissement fut bâtie; mais l'ardeur des premiers jours s'étant ralentie, on fit des dettes, puis on abandonna l'entreprise. La vente du terrain et du bâtiment déjà édifié n'aurait pas suffi à liquider la situation. D. Giordano prit alors possession du *Lyceo de Artes y Officios* — c'est le nom de l'Œuvre Salésienne de San Paolo — et bientôt tout changea de face.

L'Établissement contient actuellement 150 enfants, et l'on construit toujours afin d'exécuter le plan. L'église, encore inachevée, peut contenir plus de mille personnes. Écoles, ateliers, tout sera à l'avenant. L'ordre règne partout et les résultats obtenus sont excellents et nombreux. Les encouragements ne manquent pas à D. Giordano. Bons et méchants, tous sont frappés de l'utilité de cette

Œuvre. Le Gouvernement provincial a organisé une loterie pour éteindre toute la dette de la Maison Salésienne. Elle est placée sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus. On témoigne aux Salésiens la plus grande confiance et la plus vive sympathie. Tout promet au *Lyceo do Sagrado Coração de Jesus* à San Paolo une prospérité qui sera le salut de bien des âmes.

..*..*..*
Cette même Maison Salésienne de San Paolo a été réjouie par une fête particulièrement solennelle. Y assistaient S. E. Mgr. Spolverini, Inter-nonce apostolique au Brésil, NN. SS. José Pereira, de Barros, Lino et Antonio de Macedo Costa, l'illustre apôtre du Grand Para.

Pour la seconde fois, les Salésiens eurent la joie de voir au milieu d'eux le R. P. Sabino de Rimini, intrépide missionnaire Capucin, qui depuis 28 ans évangélise diverses tribus de l'intérieur du Brésil. Il a surtout travaillé, sans être accompagné de personne, le long de deux grands fleuves, l'Araguava et le Tocantius. D'indolentes et parfois féroces qu'étaient ces peuplades, il les a rendues pacifiques et laborieuses. C'est plaisir que de l'entendre raconter les faits saillants de sa vie de missionnaire. Sa manière de s'introduire auprès de telle ou telle tribu; ses procédés pour gagner l'affection des sauvages, les dangers qu'il a courus de la part des hommes et des bêtes fauves; ses longs et pénibles voyages à travers les forêts vierges ou sur des fleuves encore inexplorés et coupés de chutes effrayantes; les costumes étranges et variés des pauvres sauvages, leurs croyances religieuses, leurs fêtes sacrées et profanes, leurs habitudes de classe et de pêche, les guerres sans merci que se font les tribus entre elles, enfin, mille autres choses curieuses ou utiles ont été narrées par le vaillant missionnaire.

Durant les mois qui viennent de s'écouler, le R. P. Sabino a fait une excursion dans l'intérieur de la province de San Paolo, sur les rives du Paranapanéma; il a pu visiter quelques tribus d'Indiens.

Sa présence dans la capitale de la province est motivée par les pourparlers qu'il doit avoir avec Monseigneur l'Évêque et avec le Gouvernement au sujet des intérêts de sa nouvelle Mission.

Une des choses importantes qu'il a pu observer dans toutes les tribus visitées par lui, c'est qu'il n'en est aucune, même parmi les plus barbares, qui n'ait quelque idée, au moins confuse, de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de l'éternité (Ch. Graglia).

COLOMBIE.

Bogota. — (17 juin). Grand concours de fidèles aux offices de l'église confiée il y a quelques mois aux Salésiens. On s'approche avec un très grand empressement et une fréquence consolante des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Le dimanche, deux heures avant que le directeur, D. Evasio Rabagliati, monte en chaire, l'église, bien qu'elle puisse contenir plus de deux mille personnes, est tout à fait comble. Pour empêcher les accidents, plusieurs soldats, baïonnette au canon, sont toujours de service à la porte, avec mission d'interdire l'entrée à tout nouvel arrivé, une fois que l'église est remplie.

Il n'a pas encore été possible d'ouvrir l'internat de l'Oratoire de Bogota. On presse les travaux afin de hâter le moment où l'on aura la joie de recevoir des enfants. Le Patronage du dimanche, inauguré depuis plusieurs mois, fonctionne à merveille.

MEXIQUE.

Mexico. — Il a été tenu une Conférence Salésienne très solennelle. Nos zélés Coopérateurs de cette ville, ne pouvant encore avoir au milieu d'eux les Salésiens, ont ouvert une Maison qu'ils appellent la *Casa Salesiana*. Cet exemple a d'ailleurs déjà été imité sur plusieurs points de l'Europe. Est-ce là un moyen de forcer, en quelque sorte, la main à la Providence? L'avenir le dira.

ÉQUATEUR.

Quito. — Don Jacques Costamagna, en tournée dans l'Amérique du Sud pour les besoins urgents de nos Missions et de nos Établissements, arrivait heureusement à Quito le 23 mai, veille de la fête de Marie Auxiliatrice.

Le 24 était précisément le jour de la fête nationale de l'Équateur en souvenir de la dernière lutte qui affranchit les habitants de Quito de la domination espagnole. Le 25, la solennité de Marie Auxiliatrice fut célébrée avec un éclat extraordinaire à l'Oratoire Salésien. Y assistèrent: S. E. Mgr. Macchi, Délégué Apostolique, et plusieurs autres personnages distingués parmi lesquels le célèbre et docte poète Bélisaire Peña.

Don Costamagna nous décrit le pénible voyage qu'il a fait de Guayaquil à Quito: Nous en donnerons la relation en temps et lieu. Le cher voyageur a échappé à de graves périls grâce à de fréquentes invocations à Marie Auxiliatrice, aux Anges et aux Saints. Il fait une réflexion qui a son enseignement. « Le proverbe dit: Celui-là sait ne point prier qui n'a jamais navigué; or, on peut affirmer que les sentiers des montagnes de l'Équateur sont au moins d'aussi bons prédicateurs que l'Océan aux jours de tempête. »

Don Costamagna a trouvé sur sa route un grand nombre d'Indiens déjà catholiques.

Il a eu, en particulier, la consolation de confesser et de préparer à la mort plusieurs malades qui semblaient attendre son passage pour aller à Dieu réconfortés par les sacrements.

CHILI.

Talca. — Le 26 mars 1890, à la Maison Salésienne de cette ville, s'éteignait saintement un de nos chers et bons confrères, D. Vincent Gioia, martyr de ses fatigues apostoliques. Ses obsèques ont été un triomphe.

On attend incessamment à Turin Don Tomatis, directeur de Talca. Il est envoyé par de zélés Coopérateurs pour obtenir d'autres missionnaires et pour régler divers intérêts. C'est un des premiers Salésiens partis pour l'Amérique du Sud. Pendant plusieurs années, il a dirigé la Maison de S. Nicolas de los Arroyos, dans la République Argentine.

Don Jacques Costamagna, bien connu de nos lecteurs, nous envoie de Valparaiso et de Lima d'excellentes nouvelles de nos Maisons du Chili et du zèle de nos Coopérateurs, tant au Chili qu'au Pérou.

TERRE DE FEU.

Punta Arenas. — (Déroit de Magellan). Don Joseph Fagnano, Préfet Apostolique de la Patagonie Méridionale et de la Terre de Feu, a été invité, le 6 avril dernier, à célébrer la messe à bord du croiseur *Americo Vespucci*. Il a pu ainsi offrir ses condoléances au prince Louis, fils du duc d'Aoste, récemment décédé à Turin.

Don Fagnano a visité avec soin les fles de la Terre de Feu, et Don Beauvoir, la Patagonie méridionale; plusieurs confrères accompagnaient les chefs de ces deux expéditions. Leurs fatigues apostoliques ont été bénies dans une large mesure. *Deo gratias!* Ces voyages sont très coûteux. Les missionnaires ont à fournir aux Indiens non seulement une habitation, mais encore des vêtements et des vivres. L'instruction religieuse de ces pauvres gens doit être menée de front avec l'enseignement de l'agriculture et de quelques-uns des métiers les plus utiles. Nos Coopérateurs peuvent se faire une idée des sacrifices pécuniaires exigés par des Missions de cette nature. Nous avons confiance que leur généreuse charité ne nous manquera jamais, pour cette Œuvre en particulier.

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE

de Punta Arenas et de Magellan.

	Minima	Maxima	Eau	Neige
Décembre 1888	0,2	23,7	65,3	
Janvier 1889	2,2	21,4	9,5	
Février »	0,1	22,0	53,2	
Mars »	0,3	19,8	76,1	
Avril »	1,3	13,6	19,2	
Mai »	3,5	15,8	169,5	1 cent.
Juin »	2,0	10,0	37,0	4 cent.
Juillet »	10,5	11,4	2,0	34 cent.
Août »	9,5	11,4	32,8	15 cent.
Septembre »	2,4	11,3	15,4	3 cent.
Octobre »	0,8	17,4	13,2	
Novembre »	4,9	20,3	18,1	
Décembre »	3,5	22,00		

NB. — Le jour le plus court, le soleil se lève à 8 h. 20 m. et se couche à 7 h. 30 s. Le jour le plus long, il se lève à 3 h. 20 m. et se couche à 8 h. 45 s.

PATAGONIE.

La note dominante des relations qui nous arrivent de Patagonie est le succès surnaturel des exercices du mois de juin et de la fête du Sacré-Cœur. Partout, on signale un grand réveil de foi et de piété; partout on a donné à Dieu des gages de réelle bonne volonté, en s'approchant des sacrements. Les espérances que M^r. Cagliari met en l'action du Cœur Sacré de Jésus sur son peuple commencent à germer.

Guardia-Pringles. — Dieu a visité cette malheureuse région *in virga ferrea*, dans sa colère.

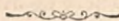
À la grande sécheresse qui détruisit le peu que les émigrants avaient semé, succédèrent les sauterelles; l'herbe dévorée par ces terribles visiteurs, à peu près tout le bétail mourut de faim. D'effrayants incendies ont ravagé les Pampas sur une longueur de plusieurs lieues. L'atmosphère, empestée par l'odeur nauséabonde des animaux brûlés, est devenue insupportable. Enfin, ce malheureux pays a été visité par l'influenza. Que Dieu nous fasse miséricorde et nous envoie du secours.

Viedma. — On a fondé un hôpital, pour le moment dénué de tout, mais riche de bénédictions. Don Garrone fait des prodiges. Il est devenu un médecin dont on réclame les soins de tous côtés; on fait souvent plus de vingt lieues pour venir lui demander une guérison. Mais ce cher confrère n'oublie jamais qu'il est médecin des âmes; et souvent il a la joie de faire une cure double en guérissant du coup l'âme et le corps de ses clients.

Dans un voyage de Viedma à Guardia-Pringles (100 kil.). Mgr. Cagliero et le Directeur de la Maison de Viedma ont couru de grands dangers. Voici, du reste, le passage de la lettre de Mgr. Cagliero à Don Rua: » Nous avons choisi une voiture ou plutôt une charrette à deux roues. Nous espérions voyager convenablement en cet équipage, mais si St. Paul a été environné de *periculis in mari, periculis in terris* — de périls sur mer et sur terre — j'ai maintenant le droit d'écrire que j'ai vu de près les périls des chevaux et les périls des voitures — *periculis in equis, periculis in curribus*. — Ayant déjà expérimenté à fond l'humeur capricieuse de mon cheval, qui, lors du passage des Cordilières, me jeta sur les rochers, je pris place cette fois sur une charrette rustique pour être plus en sûreté. Nous avions déjà fait le tiers de la route quand, à une descente rapide, mon *carrosse* fait la culbute et, sans trop savoir comment, nous sommes violemment projetés sur le sol.

Grâces au Seigneur et à Marie Auxiliatrice, que nous avons soin d'invoquer souvent dans nos voyages, surtout dans nos voyages de mission, nous n'eûmes aucune blessure. Bientôt on se remit en route et tout se passa le mieux du monde. Arrivés à Guardia-Pringles à l'heure fixée, nous avons pu y travailler avec ardeur au bien de cette population perdue au milieu d'un désert interminable. »

Carmen de Patagones. — Une autre lettre de Mgr. Cagliero nous donne d'excellentes nouvelles d'un de nos chers missionnaires, Don Milanesio, l'infatigable apôtre des Patagons. Il parle leur idiome comme l'un d'eux, au point qu'on l'a surnommé *el Padre Indio*, le Père Indien. Au cours de ses diverses missions de l'an dernier il a baptisé plus de 500 indigènes. Ce résultat est fait pour consoler et encourager les bienfaiteurs de nos Missions.



GRÂCES DE MARIE AUXILIATRICE Pour les missions.

Nov. 4 avril.

MON RÉV. PÈRE,

Je vous adresse deux billets de cent francs en remerciement d'une grâce obtenue en 1886, et pour solliciter plusieurs faveurs essentielles pour divers membres de ma famille.

Je désirerais que cette somme soit affectée pour vos missions.

Recouvrement inespéré.

H*** (Alsace), ce 27 avril 1889.

MON PÈRE,

En lisant récemment l'admirable vie de Don Bosco, j'ai eu l'idée, si je recouvrais une petite somme de cent francs, que je considérais comme perdue depuis des années, d'en envoyer la moitié à votre Œuvre. — *À mon grand étonnement, j'ai été remboursée au moment où je m'y attendais le moins*, et suis toute heureuse, mon révérend Père, de vous envoyer la moitié de cette somme selon ma promesse. Je joins donc à cette lettre un billet de banque de 50 fr., et j'espère qu'il arrivera à bon port. B. de S***

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Septembre-Octobre 1890.

France.



MARSEILLE: M. l'abbé Carbonel, *Marseille*.

— M. l'abbé J. Mourier, *Marseille*.

MOULINS: M. l'abbé Fauché, *Moulins*.

ROUEN: M. l'abbé Desseligny, *Rouen*.



BORDEAUX: M^{me} V^{ve} J. Alem, *Bordeaux* (10 fr.).

PARIS: M. Henri Guillot, *Paris*.

Étranger.



ALLEMAGNE: M. le docteur Louis Kaesfle, curé, *Grunern (Bade)*.

ANGLETERRE: M^{me} Weller, *Londres*.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à D. Le-moyné, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite; quand une of-frande accompagne la demande d'inscription, cette offrande fi-gure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse So-ciété Salésienne.